

2. Oct. 1969

S ♦ LES ARTS ♦ LES ARTS ♦ LES ARTS ♦

AUTRE CHOSE

par Raymond COGNAT

LA Biennale de Paris s'ouvre : plus que jamais elle est la mise en cause des techniques et des disciplines traditionnelles qui, depuis des siècles, sont à la base de toutes les créations artistiques. Dans quelques jours, la Biennale de la tapisserie de Lausanne va présenter à Paris une série de réalisations qui conduisent aux mêmes conclusions. Le nouveau Salon des artistes décorateurs qui se tient au Grand Palais et se caractérise par des innovations dans les matériaux et dans les procédés n'y vient pas contredire.

Toutes les anciennes structures craquent ; l'homme d'aujourd'hui, mal à l'aise dans ses vestiges du passé, y oppose partout un refus total et veut quelque chose d'autre.

Il y a longtemps que les artistes mettent en évidence cette dégradation et ce désir de construire un monde neuf. Mais jusqu'alors la plupart des nouveautés étaient dans les détails et restaient liées à ce passé. Le fait nouveau est la brutale rupture et son extension dans tous les domaines. Rupture survenue du fait d'une jeunesse prenant conscience qu'elle ne veut, qu'elle ne peut vivre dans les conditions dont elle a hérité. Le temps des arrangements, des rafistolages est passé.

Cela ne veut pas dire que les solutions proposées sont satisfaisantes. Les créateurs — et pas seulement les peintres ou sculpteurs, mais aussi les décorateurs et les architectes — inventent un cadre de vie dont, de toute évidence, une large partie du public se désintéresse. Conclusion : ce public est, dit-on, retardataire, ignorant, stupide ; il faut l'éduquer, lui imposer ce qui a été conçu pour son bien.

Dans d'autres cas, les artistes sont devenus si peu confiants en eux-mêmes, qu'ils proposent des créations qui, pour vivre, doivent faire appel à la participation du public, alors que ce public, au contraire, a besoin des artistes parce qu'il ne sait pas inventer lui-même ni construire les œuvres répondant à ce qu'il désire plus ou moins consciemment.

D'une part, un orgueil excessif qui nuit aux possibilités de communication entre public et artistes ; d'autre part, une humilité excessive qui flatte la vanité du public, laisse croire à la facilité de la création et finalement est plus nuisible à l'artiste que ne l'était naguère la mise à l'écart que lui accordait la société bourgeoise.

Devant ces deux attitudes aussi peu satisfaisantes l'une que l'autre, le public de jeunes se précipite sur toutes les propositions, les abandonne vite, et l'on donne comme explication l'instabilité de la nouvelle société. Mais cette instabilité tient à l'insatisfaction devant ce qui est proposé. Les modes passent vite parce que les plaisirs qu'elles distillent sont vite épuisés.

Les audaces des jeunes artistes, que ce soit à la Biennale, au Salon de la jeune sculpture ou de la jeune peinture, sont souvent une forme de démission et d'insuffisance sur le plan technique ou intellectuel. C'est que dans un cas comme dans l'autre, l'art cinétique qui a bouleversé la technique, le

succès est venu en découvrant cette nouvelle source de poésie, rejoignant les idées du grand précurseur qu'est Nicolas Schöffer, dont les réalisations depuis des lustres ne cessaient de militer en faveur de cette production de la lumière et du mouvement dans la cité.

En exposant ses idées dans la Ville cybernétique (1), Schöffer fait mieux que de rappeler ses droits d'antériorité ; il prouve que lesdites idées sont plus que jamais d'actualité et même tournées vers un idéal d'avenir, vers une beauté totalement dépendante de la volonté de l'homme, de sa puissance, de sa faculté de dominer les techniques au lieu de les subir. Il y a tant de logique dans les raisonnements de Schöffer, mais en même temps tant d'aspects nouveaux dans la vie qu'il imagine, qu'on se demande si le décor qu'il prépare pourra être volontiers accepté par nos sensibilités ou si, au contraire, il pense que celles-ci seront conditionnées par les aspects dont il propose l'invention.

Ce qui reste incontestable c'est l'impossible retour en arrière et la grande part de vérité fondamentale qui ressort des refus de tous les contestataires. Il y a quelques mois, un ouvrage intitulé Art et Contestation (2) réunissait des textes de Jean Cassou, Michel Ragon, André Fermigier, Gilbert Lascault, Gérard Gassio-Talabot, Raymond Moulin, Pierre Gaudibert, René Micha et Alain Jouffroy, et permettait d'établir, d'une manière de bilan, riche d'idées, de promesses, d'inquiétudes aussi, car les prévisions ne sont pas toujours des conclusions certaines et la plupart de ces auteurs savent la grande marge qui demeure entre le souhaité et le possible.

Nous en sommes cependant au temps où les affirmations catégoriques se multiplient. Lorsqu'il réunit sous le titre Vingt-cinq ans d'art vivant (3) les différents textes qu'il a publiés, Michel Ragon, sans l'avoir voulu expressément, montre la progression des idées et la façon dont les hésitations sont peu à peu remplacées par une confiance plus ferme en un renouvellement total, par la façon aussi dont cette nouveauté s'insère dans la vie quotidienne et y participe effectivement.

Plus catégoriquement encore, Pierre Restany, dans son Livre blanc-Objet blanc (4), dont chaque chapitre a la concision et la brutalité d'un manifeste, dénonce le caractère périmé de nos structures et l'irrésistible poussée vers un éclatement avant que l'on soit assuré des formes possibles d'une reconstruction. Car, même s'il croit aux motifs et aux moyens de celle-ci, on le sent au fond incertain quant aux formes qu'elle pourra prendre puisque lui-même se dit disposé à ne plus défendre ni même accepter ce qui, à un certain moment, lui semble dépassé. A ce stade — et nous en sommes là — la négation devient un acte.

Raymond Cognat.

(1) Editions Tchou, 6, rue du Mail.

(2) Collection « Témoins et témoignages Actua-
lité », éditions « La Connaissance », Bruxelles, Dis-
tributeur Weber, 90, rue de Rennes.

(3) Editions Casterman, 66, rue Bonaparte. (39 F.)

(4) Editions Arollinaire, Via Brera, 4, Milano.